

Badische Landesbibliothek Karlsruhe

Digitale Sammlung der Badischen Landesbibliothek Karlsruhe

Au Pays de Kirschwasser

Gueymard, Fernand

Paris, 1882

Lettre XVII

[urn:nbn:de:bsz:31-244848](https://nbn-resolving.org/urn:nbn:de:bsz:31-244848)

LETTRE XVII.

Le vieux donjon d'Hornberg. — Une promenade dans « l'Enfer ». — Le cantonnier badois. — Une voie ferrée aérienne. — Un vieil évêque à la poursuite de Lucifer. — Un bal en costume d'Adam et d'Eve. — Boutade contre les chemins de fer. — Deux locomotives caracolant dans les nues. — Cou-cou ! Cou-cou !... — Triberg. — Un épouvantable charivari. — Une exposition d'horlogerie. — Les ateliers de fabrication. — Importance de ce commerce. — Son origine et ses rapides développements. — Les cascades. — Un savant qui prise et qui mange des « boules de gomme ». — Quelques légendes racontées entre deux pincées de tabac. — Un lugubre plateau. — Les tresseuses de paille. — Les cures d'air. — Une famille d'horlogers. — Un christ en croix grotesque. — Une obscurité profonde. — L'auberge du Soleil.

Un chemin large, bien entretenu, se détache de la route de chars, remonte l'étroit et pittoresque vallon d'Offenbach et gravit le flanc de la montagne, où le vieux manoir d'Hornberg s'illumine aux premiers rayons du soleil. Son invincible tour, soudée à la cime aiguë du

roc avec lequel elle ne fait qu'un, regarde, chaque matin, lever l'aurore, qui la couronne de ses doigts de rose, comme une amante favorite, si les nues ne la voilent de leur humide linceul ou si la tempête ne se déchire à ses angles et ne bat furieusement son antique corps. Ni la longueur des siècles, ni la colère des hommes n'ont pu la renverser jusqu'à présent : le temps ébrèche sa faux contre ses invulnérables parois ; l'ennemi la vit toujours aussi fière, aussi orgueilleuse, aussi indomptable ! Elle est pourtant bien vieille. L'an 1191 la mentionne déjà ; elle appartenait alors aux seigneurs d'Hornberg, qui l'avaient plantée, on ne sait trop quand, à la crête de ce rocher, qu'ils dénommèrent selon sa forme, l'Hornberg, ou « la montagne à la corne ». L'oiseau de proie avait à peine choisi son aire, que les naïfs passereaux vinrent s'établir sous son ombre, afin de se tenir à la portée de ses serres et de son bec. Ainsi naquit la vivante cité qui miroite à nos pieds.

Quand le dernier de ses seigneurs mourut, sa veuve épousa Rheinold von Urslingen, qui reçut le donjon avec la femme. Nous le trouvons ensuite entre les mains d'Ulrich de Wurtemberg, l'un des zélés partisans du culte luthérien. Les Villigen s'en rendent maîtres en 1515 ; le réformateur Brinz y séjourne sous le nom de Fluchtling de 1549 à 1550 ; Frédéric II l'occupe en 1633 ; quinze ans après, il retombe aux mains du Wurtemberg. En 1703, il voit arriver le maréchal de Villars, secoue ses larges épaules au choc des boulets français, résiste vainement, se laisse prendre, mais chasse bientôt ses nouveaux conquérants, grâce à l'aide des paysans accourus à son secours. Alors ses infortunes se succèdent à de plus rares intervalles. Chacune, cependant, en enlève quelque bribe ; seule, la tour tient bon. Vient enfin 1810, et le château mutilé, estropié, s'endort en paix sous la protection du gouvernement grand-ducal, tandis qu'une princesse de Tour et

Taxis vit en exil dans les modestes bâtiments élevés autour de ses ruines pour lui servir de prison.

Prison adorable, si jamais il en fut ! Hornberg se déploie à la base du roc, avec les toits aigus de ses maisons ensoleillées, avec sa rivière et son cadre de montagnes ; le val de Reichenbach s'ouvre, ombreux, plein de mystère, sous le léger pont que franchit la voie ferrée ; toute la vallée de la Gutach étale devant nous sa luxuriante végétation, ses collines brochées de gazon et de sapins, ses bouquets d'arbres à fruits, ses chalets, ses hameaux.... ; nous voyons la grand'route de Triberg fuir rapidement la ville, pour se faufiler entre les rochers, le long du cours tumultueux du torrent, et notre œil s'égare dans les méandres fleuris du vallon d'Offenbach. Un léger brouillard tamise la clarté de la lumière, noyant les arêtes saillantes du tableau en une onde vaporeuse ; tout s'unit, s'harmonise, se fond : on dirait une féerie, qu'un habile machiniste déroule derrière une gaze d'azur. Faut-il donc que les fourneaux de la faïencerie inondent cette sublime nature de la noire fumée que vomissent leurs flancs embrasés ?

La route qui relie Hornberg à Triberg passe pour l'une des plus belles de la Forêt-Noire. On l'appelle « Hølle », « l'Enfer », à cause de son caractère farouche et sauvage, — enfer charmant, délicieux, contrairement à l'idée fausse que l'on se fait généralement de l'empire injustement calomnié de messire Satanas.

A peine a-t-elle quitté la bruyante petite ville, qu'elle remonte doucement le cours de la Gutach, côte à côte avec la terrasse qui supporte la voie ferrée. Un hameau ensoleillé poudroie sur un carré de prairie, Niederwasser ; une banderole blanchâtre raye, à des hauteurs incroyables, la montagne au pied de laquelle il dort : c'est le chemin de fer, qui a pris son vol et file dans les airs. Là près

est le Karlstein, la « Pierre de Charles », ainsi nommé en l'honneur du duc Charles de Wurtemberg, qui en visita les carrières à la fin du siècle dernier et d'où l'usine d'Hornberg tire la terre nécessaire à la fabrication de ses porcelaines. Les collines restent couvertes de sapins ; un ruban de prairie ondule encore au fond de la vallée ; la rivière murmure dans son lit encaissé.

Le chemin est merveilleusement entretenu. Des cantonniers fauchent, régularisent la bordure de gazon qui l'enserme ; d'autres l'émondent, la raclent ; un troisième tond ses accotements et en arrache les mauvaises herbes. Le cantonnier badois aime sa route ; il l'aime à l'égal de sa maîtresse ! Il pleure, dès que la pluie la souille ; il gémit, si la poussière l'étouffe ; il tombe en pâmoison, quand l'orage la fouette et l'emporte ! Un père attentif n'aurait pas d'autres soins pour sa fille chérie. Le voilà, occupé à broyer ses pâtes et à préparer son baume. Un grand paillason le protège contre les ardeurs du soleil ; de rondes lunettes bleues lui donnent un air étrange ; un ample tablier complète sa livrée. Accroupi sur un méchant escabeau bancal, il bat de grosses pierres avec violence, avec rage, avec furie ; son petit marteau frappe sans relâche, ferme et dru ; le bloc résonne, éclate, étincelle, se brise ; ses morceaux se partagent à leur tour ; et il bat, bat toujours, s'échauffe, s'illumine, souffle, s'éreinte !... Le rugueux onguent est terminé : il l'amasse en tas prismatiques, dont il rogne les arêtes, dont il aplatit les faces, avec son angle de fer ; puis, il recommence la préparation d'une nouvelle pâte, en attendant que sa route bien-aimée l'appelle à son aide et lui exhibe ses plaies à panser.

Pendant ce temps, la vallée se resserre, ses versants perdent leur chevelure, s'escarpent, et quelques rochers pointent comme des loupes à travers leur naissante calvitie. La voie ferrée s'accroche presque à la crête

de la montagne, s'enlace autour d'elle comme un boa monstrueux, disparaît et reparait tour à tour, s'enfonce dans la colline, revient au jour, perce le roc, en ressort aussitôt, s'échappe, se montre et se cache de nouveau, sans cesse courant sur des terrasses aériennes semblables à une blanche écharpe, ou s'engouffrant dans les gueules béantes des tunnels que l'on prendrait d'ici pour les portes de l'enfer. Mais bientôt fatiguée de son vol audacieux, elle plane quelques instants, s'affaisse et rejoint le val tourmenté, au-dessus duquel elle passe effrontément sur son large pont de pierre. Son apathie n'est point, toutefois, de longue durée, car elle reprend aussitôt son essor, pour bondir de nouveau vers le pays du vertige.

Une entaille profonde lacère les flancs d'un roc aigu, y ouvrant une porte naturelle à la route, qui, humiliée de glisser sous ce joug, le contourne, tandis que le torrent en fureur gronde à ses pieds. L'imprudente ! Il semble qu'elle va s'y engloutir. Que non ! La coquine a le pied montagnard et se rit des mauvais pas.

Le tunnel dépassé, les rochers se hérissent, se bouleversent, se lézardent, s'aiguisent. Au milieu de leurs aiguilles blanchit une chapelle, qui a nom « Bisschofstein », « la Pierre de l'Evêque. » Le diable dans la vallée, l'évêque sur la montagne : les deux grands ennemis en présence. Est-ce le diable qui sera vainqueur ou l'apôtre de Dieu ? Les évêques vieillissent, Satan est toujours jeune : le pauvre ministre doit avoir bien de la peine à suivre l'agile Lucifer dans ses courses périlleuses. On raconte que, parfois, durant les belles nuits d'été, on voit sauter de rocher en rocher, comme une biche légère, une ombre armée de cornes et dont la queue s'agite d'un air narquois. Une autre ombre vient après elle. Sa longue barbe blanche pend jusqu'aux genoux ;

sa mitre renversée ballote sur ses épaules, découvrant un crâne luisant comme le diamant ; sa chape flotte et clapote au souffle du vent ; sa crosse bat le roc et renvoie dans la gorge un son métallique. La première ombre fuit, saute, gambade avec une incroyable légèreté. Une crevasse profonde s'ouvre devant elle : elle la franchit, s'assied sur le bord opposé et fait un pied de nez à celle qui la poursuit. La seconde, furieuse, exaspérée, presse le pas, anime ses jambes engourdies, maudit la paresse de ses nerfs, fait un suprême effort, s'élançe, trébuche, tombe dans la fente. La première se tord, et son rire strident fait trembler la montagne ; la seconde se relève, rajuste son manteau mis en pièces, oublie, dans sa précipitation, la fausse barbe qu'elle porte, s'égratigne les mains aux dents de la pierre, s'ensanglante les pieds, gagne enfin le faite du précipice et recommence sa chasse, meurtrie, ruisselante de sueur, le désespoir empreint dans son âme et sur sa face d'ombre. L'autre, déjà perchée à la cime d'un piton inaccessible, se trémousse, agite la tête, les mains, les pieds, la queue, joignant le rire à son triomphe. La vieille reprend un moment haleine, passe son maigre bras poilu sur son front ridé et se remet à courir. Mais l'imprenable gibier est déjà loin : il saute de cime en cime, comme Arlequin saute d'une pierre à l'autre quand il traverse un torrent. Son ennemi veut l'imiter : il s'empêtre dans son long vêtement, bute contre sa crosse, heurte le roc et roule au fond de l'abîme, jusqu'à cette petite chapelle, où il pansera ses blessures, avant que, nouveau don Quichotte, il reprenne ses dangereuses expéditions.

— Pauvre évêque ! dit milady.

Un sentier se faufile à travers ces rochers : c'est la route des ruines d'Alt-Hornberg, le berceau des seigneurs d'Hornberg.

Leur château s'élevait près de la vallée: Satan n'avait qu'un pas à faire pour s'y rendre. Il s'y rendit souvent. Trop souvent même, car le ciel s'en émut et résolut de mettre un terme aux excès du diable et des barons ses amis.

Les sires d'Hornberg avaient, un jour, convoqué leurs nobles voisins à un grand bal, où le costume du père Adam et de la mère Eve était rigoureusement obligatoire. Inutile de demander si cette idée saugrenue avait germé dans le cerveau malsain de Lucifer. Ces seigneurs étaient de grands débauchés: la proposition de l'enfer leur sourit et les invitations furent aussitôt lancées. Les femmes pouvaient, tout au plus, porter des mules aux pieds; les hommes, leurs casques de guerre et leurs pantoufles de ménage. Déjà l'impudique société était réunie dans la grande salle d'apparat et les danses avaient commencé au son de la musique et des chants, quand un éclair envahit tout à coup le château et fut suivi d'un coup de tonnerre épouvantable. Danseurs et danseuses s'arrêtèrent stupéfiés; chacun regarda par la fenêtre: le ciel était pur, mais les chastes étoiles avaient disparu, honteuses de voir aux vitres les formes des barons et des châtelaines. La fête recommença. Satan, joyeux, se frottait les pattes et comptait déjà les âmes qu'il allait emporter avec lui. Un nouvel éclair sillonna l'atmosphère, et un nouveau coup de foudre ébranla la montagne! La nature fut un instant plongée dans une impénétrable obscurité; puis, l'on vit le manoir flamber au sommet de la colline, comme une énorme torche plantée là pour éclairer les ténèbres. Le diable riait; l'antique évêque pleurait; les gens de la fête hurlaient et rôtissaient. Le ciel fut sans pitié: tout le monde brûla, jusqu'à une pauvre et vieille servante, qui avait eu, cependant, le courage d'avertir ses maîtres des dangers de leurs débauches. Ses scrupules la sauvèrent, toutefois,

des peines éternelles. On dit même que Dieu n'eut pas la cruauté de l'envoyer en purgatoire, où les flammes ont quasi l'ardeur de celles de l'enfer ; il lui infligea une punition moins douloureuse, quoique peut-être éternelle, lui ordonnant d'errer dans les forêts jusqu'au jour où un trop bouillant voyageur, amoureux de n'importe quel souillon, se jetterait à ses pieds et lui ravirait trois baisers, malgré ses cris et sa défense. Alors seulement son âme prendrait le chemin du paradis.

— Partons ! s'écria milady, et battons la montagne. Votre cœur est libre, mon cher compagnon : à vous de délivrer cette brave servante !

Je déclinai la sainte mission et demandai à continuer mon chemin, ce qui me fut accordé en dépit des reproches moqueurs de lady Baedeker.

Deux terrasses s'étagent l'une au-dessus de l'autre à notre gauche ; une troisième se suspend à l'autre versant. Un sifflet retentit ; un autre lui répond, et deux locomotives dégringolent à toute vitesse les parois des montagnes, tantôt s'y enfonçant par leurs gueules entr'ouvertes, tantôt roulant au grand jour le long de leurs pentes abruptes, d'abord pareilles à un jouet d'enfant empanaché de vapeur, puis grossissant, se développant, prenant corps et forme, et courant sans relâche, se montrant, se cachant tour à tour, sans jamais révéler au piéton ahuri la direction qu'elles suivent.

— Laquelle des deux va vers Triberg, demande milord ?

Le fait est que nous l'ignorons tous trois.

— Quelle œuvre audacieuse ! s'écria milady. M'est avis que c'est l'homme et non plus Satan, qui est à présent le maître de la vallée.

— Dites aussi, milady, quelle œuvre de Vandales ! Elle est grandiose, surprenante, incomparable ! Oh ! je

vous l'accorde. Mais les barbares n'ont-ils point battu des armées invincibles, renversé des empires, et n'en sont-ils pas moins des Vandales ? Tenez, je tiens tous les hommes pour des ingrats ! La nature leur a donné des forêts et leur a dit : « Voici du bois. Chauffez-vous, bâtissez vos demeures, fabriquez et sculptez vos meubles, usez, usez sans crainte, mais usez avec discernement : je replanterai les troncs que vous aurez abattus, et je donnerai la force aux petits afin qu'ils deviennent grands ». La plus tendre des mères n'eût pas mieux parlé. Et qu'à fait l'homme ? Fils impie, il s'est ri de celle qui lui donna le jour, de ses conseils, de sa sage parcimonie ! Fils prodigue, il en a gaspillé les présents, dilapidé la verte et riante parure, arraché impudiquement les vêtements de chênes et de pins qui la voilaient si coquettement ! Puis, quand il la vit nue comme un ver, les mamelles taries, les flancs stériles et amaigris, elle lui sembla si misérable qu'il résolut de la parer au goût du jour. Il déchira les derniers lambeaux de sa fraîche toilette de verdure, meurtrit son corps grelottant afin d'y accrocher les affreux bijoux qu'il avait rêvés, la rogna, la perça, la mutila et l'enveloppa d'une écharpe de fer, qu'il monta et redescendit avec orgueil. Telles que je les vois, ces montagnes me paraissent aussi horribles que le serait la Vénus de Milo dans la tunique ou sous le chapeau bizarre de nos mondaines élégantes.

— Amen ! dit milord, qui a toujours beaucoup aimé les chemins de fer, surtout par une chaleur semblable à celle qu'il fait à présent.

Nous arrivons à la gare de Triberg, la plus importante de toute la ligne. Les deux trains, que nous aperçûmes tout à l'heure tournoyant follement à la cime des montagnes, s'y sont rejoints et s'y reposent de leurs courses périlleuses. Quelques voyageurs inquiets

descendent de voiture ; ils se regardent, se battent, se pincet. Dorment-ils encore ou sont-ils éveillés ? Cette promenade aérienne n'est-elle qu'un rêve, ou est-il bien vrai qu'ils ont traversé les nuages en chemin de fer ? Des dames, moins courageuses, portent encore la pâleur de leur effroi sur la figure ; les flacons d'eau de Cologne voyagent de main en main : le célèbre Jean Maria Farina n'eût rien inventé de mieux que le Schwarzwaldbahn pour écouler son eau.

La voie traversée, quelques maisons apparaissent, un hôtel, un chalet ; et derrière cet hôtel, un cône de roc et de feuillage, avec un pavillon pour couronne et un titre pompeux pour enseigne : le Rigi. Puis, la route fait un nouveau coude et s'avance hardiment vers le fond du vallon. De belles constructions se dressent au milieu de parterres de fleurs ou se capitonnent dans de moelleux bosquets d'arbustes et de sapinettes ; un jet d'eau grésille en se brisant contre ses rocailles ; quelques messieurs se promènent à l'ombre de grands parasols blancs doublés d'étoffes vertes ou bleues ; des dames jacassent ; des enfants poussent devant eux de hauts cerceaux de bois.

Cou-Cou !... L'oiseau de la forêt nous souhaite la bienvenue avant que nous n'ayons mis le pied dans sa capitale. Salut à l'aimable volatile.

Nous nous arrêtons : de quelque côté que je tourne les yeux, je ne découvre que les murs de la prison dans laquelle nous sommes enfermés. Une muraille infranchissable de collines et de rochers nous ceint de toutes parts. Telle que nous la voyons, il nous faudrait des ailes pour la franchir. C'est le Kroneckberg, c'est le Kappellenberg, c'est le Wahlfahrtsberg ; d'où la dénomination que ses cruelles marraines imposèrent à la pauvre cité, qui dut servilement accepter le nom de ses géolières : Triberg, ou « les trois montagnes ».

Cou-cou ! Cou-cou ! Cou-cou !...

— Coucou, mon ami, vous êtes bien poli et je vous rends très volontiers votre politesse.

De nombreuses maisons s'éparpillent le long du chemin; la rumeur d'une fabrique se mêle au murmure de la Gutach. Les collines disparaissent sous une épaisse toison de forêts : Triberg ouvre devant nous la longue et large rae dont elle se compose.

Cou-cou ! Cou-cou !... Ce coucou est un ténor.

Cou-cou ! Cou-cou ! Cou-cou !... Une voix de fausset, une première chanteuse de province, dont les ans ont éraillé le timbre.

Cou-cou ! Cou-cou !... C'est le baryton de la petite ville. On ne saurait trouver meilleur chantre.

— Encore une fois, salut, charmant coucou, votre chant me plaît et m'amuse.

Deux rangs de maisons vulgaires s'allongent de part et d'autre jusqu'au terme de la vallée, nous présentant leurs faces monotones et froides. Un incendie emporta, en 1826, les pittoresques constructions de la vieille ville; la flamme eut même l'impertinence de lécher les côtes de quelques paysans, qui eurent, à leur tour, la sottise de lui garder rancune et de lui refuser toute nouvelle proie pour l'avenir : les beaux chalets de la Gutach furent à jamais bannis, et l'on éleva ces lourdes, vilaines et grossières constructions de pierre.

Kuk-Kuk ! Kuk-Kuk ! Kuk-Kuk !...

Fi ! le vilain. Il chante avec l'accent d'un vulgaire Prussien.

Triberg eut, à l'exemple de ses voisines, ses seigneurs pour pères. Les sires d'Hornberg en furent les premiers maîtres. En 1474, elle n'avait encore que vingt-deux maisons; en 1481, son château était détruit par les paysans révoltés...

Cou-cou ! Cou-cou ! Cou-cou !...

— Veux-tu bien te taire, jeune et impertinent coucou, et laisser parler l'histoire.

Son existence fut, d'ailleurs, on ne peut plus agitée; on ignore même la plupart de ses péripéties. Ce que l'on sait, c'est qu'elle passa successivement, par vente ou par droit de conquête, aux Usenberg, aux margraves badois, aux ducs d'Autriche, à Lazare de Schwendi, aux princes de Furstenberg, aux grands-ducs de Bade. Leurs noms, voilà à peu près tout ce que la petite ville se rappelle de ses anciens seigneurs. Pardon ! j'oublie la vénération qu'elle professe envers celui qui la dota d'un marché encore florissant de nos jours, mais dont elle a omis, en ville légère, de me transmettre le titre.

Cou-cou ! Cou-cou ! Cou-cou ! Cou-cou !...

— Coucou, ma mie, — car votre voix dit votre sexe, — vous me faites l'effet d'une jeune cabotine de café-concert, moulant sa chansonnette à la vapeur, afin de recueillir bien vite les quelques pfennigs qui tomberont dans son escarcelle.

— Cou-cou !...

— Oh vous ! pauvre coucou, votre timbre trahit vos malheurs.

Chaque jour, Triberg envoie ses omnibus à l'arrivée des trains du matin, ramène chez elle les nombreux visiteurs désireux d'admirer ses cascades, leur offre à diner et les reconduit à la gare vers quatre ou cinq heures de l'après-midi.

Mais, pour offrir à diner, il lui faut des hôtels : elle en possède beaucoup, énormément. Les uns ont des prétentions modestes ; les autres affectent des airs de grand seigneur : tel est ce superbe bâtiment, élevé au faite de ce mamelon, en face des chutes, l'hôtel du Schwarzwald.

Triberg git à 685 mètres de hauteur au-dessus du

niveau de la mer. On la dit le point central de toute la Forêt-Noire. Triberg....

Cou-cou ! Cou-cou ! Cou-cou !...

Ta-tatata ! Ta-tatata ! Ta-tatata-tata !...

Cou-Cou !...

Couitt-couicouitt ! Couitt-couicouitt !...

Kuk-Kuk ! Kuk-Kuk !...

Dinn ! Dinn ! Dinn !...

Cent coucous crient ! Cent automates sonnent du cor ! Cent cailles jabotent ! Cent cloches résonnent ! C'est à en devenir sourd ! C'est à en devenir fou ! Milady se bouche les oreilles, milord se bouche les oreilles, nous nous bouchons tous les oreilles ! Un chanteur a fini, l'autre recommence ; une porte se ferme, l'autre s'ouvre ; un sonneur disparaît, un nouveau se présente ; un oiseau rentre dans sa cage, un autre en sort ! Il n'y en a pas deux dans la ville qui chantent aux mêmes heures ! C'est un épouvantable mélange de cris Joux et lents, de notes aiguës et sonores, de sons saccadés, de morceaux durs et raides, d'accents mesurés et monotones !

— Ouf ! quelle cacophonie, s'écrie milady.

— Une musique enragée ! répond milord. Fuyons !

— Au contraire, restons et pénétrons au milieu du concert.

Un joli chalet de bois s'élève à l'extrémité de la ville, la « Nationalgewerbehalle » ou « l'Exposition de l'industrie nationale ». Chaque fabricant d'horlogerie y expose quelques spécimens de sa fabrication. Ce sont de hautes et étroites pendules, dont les longs balanciers oscillent dans une caisse vitrée et que l'on désigne ici sous le nom de « régulateurs » ; ce sont des coucous sans nombre, passant à chaque instant la tête par la petite porte de leurs belles maisonnettes de bois sculpté et lançant leur cri habituel, les uns vif, criard, pétulant, les autres

calme, réfléchi, langoureux. Il y en a de tous les caractères. Quelques uns ont une caille pour compagne ; le mâle sonne les heures, la femelle les répète et y ajoute les demies et les quarts. A l'homme les travaux faciles, à la femme les durs labeurs ; les coucous de la Forêt-Noire, oiseaux conservateurs, ont encore gardé les mœurs de leurs frères d'autrefois. — Au près d'eux pendent de belles et grandes horloges, aux boîtes ouvragées, qui laissent deviner sous leurs cadrans les deux battants prêts à livrer passage à ce joyeux duo, dont l'air domine orgueilleusement les voix qui voudraient lutter de force et de grâce avec lui. Au fond de la salle, c'est un meuble immense, un « orchestrion » gigantesque, dont le titre dévoile la puissance et qui renferme dans ses flancs un orchestre tout entier. Autant de tuyaux, autant de musiciens. Il a pour chef une clef, de larges tubes pour instruments, un rouleau dentelé pour moteur. La clef tourne, et l'orchestre s'agite, le concert commence. Les violons chantent, les cuivres mugissent, les flûtes sifflent, les hautbois roucoulent ! C'est étourdissant ! C'est merveilleux ! — Tout autour tremblent mille petites horloges, grandes au plus comme une pièce de cinq francs, dont les pendules minuscules vont, viennent avec la furie du jeune âge. Partout le tic tac des balanciers bat l'air de ses sons cadencés et se mêle au grincement des chaînes tournant sur leurs roues, emportées par les fruits de sapins qui leur servent de poids.

Ici, l'exposition ; là, l'atelier. Entrons dans la fabrique des messieurs Bob. Les machines ronflent, les courroies susurrent autour des poulies, la dent mord, la lime rouge, l'emporte-pièce arrache, le poinçon perfore, le coin entaille et rabote. Le nombre des ouvriers se compte au nombre des parties de l'horloge. L'un découpe ses roues ; un autre les dentelle ; un troisième les ajuste ; un quatrième les monte ; un nouvel artisan a le soin des engre-

nages ; les rondelles, les chevilles, les aiguilles,... sont encore le travail d'autant d'autres ; et tout marche à la vapeur ! Tel homme exécute jusqu'à mille pièces par jour ; la fabrique elle-même livre 50.000 pendules par an. Elle ne fait que des régulateurs. Ses produits se répandent dans toute l'Allemagne, dépassent les frontières, franchissent même l'océan et vont inonder l'Amérique. Est-il, pour le colon allemand, de voix plus douce que celle du coucou, dont le chant lui rappelle les patriarcales veillées passées auprès de l'âtre, avec sa fiancée, au milieu des siens, durant les longues soirées d'hiver ?

Triberg est l'un des centres principaux de la fabrication des horloges de la Forêt-Noire. Le grand nombre d'étrangers que le chemin de fer y déverse pendant la belle saison en augmente chaque jour l'importance. Introduite dans le pays à la fin du XVII^{me} siècle, cette industrie n'a point cessé de progresser avec une étonnante rapidité. En 1797, déjà, elle produisait annuellement 75,000 pièces ; ce chiffre s'est élevé, en 1874, à 2.000.000, représentant une valeur de 19 à 20.000.000 de marks. Elle est localisée dans 92 communes et répartie entre 1429 horlogers, employant environ 12,000 aides, tant hommes que femmes et enfants. Ses principaux centres sont à Triberg, Furtwangen, Neustadt, Villigen et Lenzkirch ; quelques fabriques se sont établies à Waldkirch et à Fribourg. Le prix de ses produits est excessivement variable : les horloges minuscules ne coûtent guère plus de trois à quatre marks ; une moyenne de cinquante francs permet de choisir parmi les plus beaux coucous ; un régulateur de cent francs est considéré comme un ouvrage de précision. Quant aux orchestrons, ils atteignent aisément le chiffre de vingt-cinq mille marks.

Les cascades de Triberg sont réputées les plus belles de toute l'Allemagne. Il n'y a qu'un pas de l'hôtel du Schwarzwald à la première de leurs chutes. La voici. Dans son ardeur, elle se brise en deux gerbes, dont l'une se déploie sous la forme d'un panache écumeux au-dessus d'un énorme rocher, et semble toujours avancer vers nous, tandis que l'autre glisse le long de la pierre en masse compacte, s'arrête à ses aspérités, retombe au milieu d'éboulis et éclabousse les chétifs sapins qui traînent parmi ses blocs bouleversés leur misérable existence; elle est admirable, surprenante de fraîcheur et de grâce. — La deuxième ne fait qu'un bond et s'arrondit comme un ruban, nacré d'abord, puis doré, que le roc déchire en mille lambeaux dès qu'il l'a touché. — Remontons encore. Le ruisseau se précipite vers nous avec fureur, s'accroche à quelque arête, reprend un nouvel élan, bondit, s'élève en flots de neige, tombe, rejaillit en écume laiteuse et s'apaise dans un bassin rocailleux. Sa colère est effrayante; les rochers qui l'entourent sont d'une incomparable sauvagerie; les hêtres et les sapins unissent leurs rameaux au-dessus de ses ondes. — Mais nous touchons à la quatrième chute. Qu'elle est pesante, lourde, massive! Elle s'abandonne à son poids, roule avec insouciance, se laisse choir nonchalamment et s'écrase en un tourbillon tumultueux. De son faite, la ville apparaît comme un vivant cordon rouge et blanc, tacheté de points noirs en mouvement et enfermé dans un cadre de verdure, vers lequel la Gutach se précipite, prête à tout renverser sur son passage. — Puis, nous voyons la rivière accourir à nous, se fauflant entre les blocs amoncelés en son lit. Nous allons à sa rencontre, et une cascade nouvelle nous éblouit, nous surprend. Divisée par les caprices du rocher sur lequel elle jaillit, elle retombe en nappe d'azur, décrit cent cascatelles vapeu-

ses, éclate en pluie de diamants ou étire et tord ses diaphanes rubans le long de la rigole polie qu'elle a mis des siècles à se creuser. Du pont qui saute effrontément le torrent à sa face, on la contemple dans toute sa beauté, dans tous ses charmes, sous tous ses aspects, si variés et cependant si harmonieux. — Nous en gagnons la cime pour assister au combat de la rivière contre les gros cailloux qui opposent à sa course leurs pointes, leurs tranchants, leur force et leur inertie. La Gutach s'élançait, bute contre eux, se blesse, crie, recule; puis, elle revient à l'assaut: l'ennemi résiste et lui tend avec ironie son dos déchiqueté, comme le hérisson enroulé sur lui-même présente ses épines au nez du chien qui l'attaque, surpris et furieux. Le torrent reconnaît enfin son impuissance et change de tactique: il ne peut renverser la pierre, il la tournera ou l'enjambera, et le voilà courant, gesticulant, sautillant, gambadant, glissant entre les ongles de ses adversaires, fuyant entre leurs pieds, passant pardessus leurs têtes et les couvrant de la bave que la rage a sécrété jusque dans ses entrailles. Un arbre moribond, poussé là au hasard, tremble devant la turbulence de ses vagues; les fougères effrayées ondulent sur ses bords; le tapis de mousse qui capitonne la rive s'émaille de perles liquides et les arbustes secouent les gouttelettes irisant leurs feuilles. — Mais voici la sixième chute. Elle déroule ses flexibles anneaux avec une vitesse vertigineuse et couronne sa nappe unie d'une houppe d'écume. — Un pont audacieux, insouciant de l'abîme entr'ouvert sous lui, surmonte la septième. Appuyés à sa rampe, nous admirons le ruisseau, qui se brise à nos pieds, et nous le suivons dans sa course folle; tel je le vois, il me semble une écharpe de gaze ondulante dans un sillon de verdure, à l'ombre d'un frais et vivant berceau, avec une ville ensoleillée pour point d'attache et un cirque de montagnes comme fond de tableau. Ça

et là, un banc avance vers le torrent; un pavillon s'humecte aux bris de ses perles; des torches consumées pourrissent sur l'un ou l'autre rocher; des boîtes brûlées et noircies rappellent encore l'illumination de la veille. Presque chaque soir, en effet, Triberg illumine ses cascades, les enflamme aux rayons éblouissants des feux de Bengale et allume leur cristal, qui se colore en bleu, en rouge, en vert, en jaune, tandis que le courant y décrit comme des langues de feu sans cesse vacillantes, que son écume s'empourpre, se dore ou s'azure, et que la forêt, magiquement éclairée, découpe la noire silhouette de ses hêtres et de ses pins dans une clarté féerique. — Deux chemins escarpés se fauflent parmi les capricieuses inégalités du ravin, sur chacune des rives du ruisseau: ce ne sont qu'angles, courbes, crochets, lacets, méandres s'enlaçant autour des rochers, redescendant jusqu'au lit bouleversé du torrent, côtoyant et surplombant le gouffre où mugit la Gutach. De nombreux touristes, heureux de transmettre leurs noms à la postérité, ont choisi les arbres et les pierres pour y accrocher leurs cartes de visite; la famille impériale d'Allemagne a fait comme eux, en souvenir de sa promenade aux cascades en 1873. — Nous continuons l'ascension, et aussitôt une pluie de neige se fond en un fleuve de lait, où blanchit le roc sur lequel elle glisse. Un tronc d'arbre vermoulu zèbre sa pureté d'une raie brune et verte; le rapide fuit, se tortille, se trémousse, disparaît à nos yeux. C'est la dernière des chutes, je ne dirai point la plus belle, car chacune est si charmante, si séduisante, qu'on les aime toutes et qu'on ne sait à laquelle donner la préférence. Nous avons peine à nous en séparer. J'aurais voulu passer quelques jours auprès d'elles, venir m'asseoir seul sur leurs bords embaumés, et causer avec leurs flots; car il me semblait, lorsque j'entendais leur gazouillis, qu'elles me parlaient et me disaient les charmes de la

nature. Mais le temps, ce terrible aiguillon, nous talonne, nous pousse droit devant lui. Guide cruel, il nous répète à chaque heure du jour : « Marchez, marchez sans trêve, car les semaines s'envolent, et votre vacance est limitée ! » Le temps avait raison : nous marchâmes, nous gravîmes les derniers escarpements de la montagne et nous atteignîmes bientôt l'immense plateau, où serpente la grand'route de Triberg à Furtwangen.

Une auberge, l'auberge de la Cascade, couronnait notre sentier : nous y entrâmes et nous fîmes bien vite connaissance avec un vieux bavard, au nez pointu, aux lunettes d'or, au menton effilé comme le nez, aux yeux caverneux, à la tête carrée, dont les quatre coins maintenaient maladroitement une perruque marron penchant sur l'oreille gauche. Le petit vieillard offrit une prise à milady, qui tressaillit, recula brusquement sa chaise et fit la plus horrible grimace qu'on puisse imaginer. Notre homme s'en aperçut : il remit la tabatière dans son gilet, plongea la main dans l'incommensurable poche de sa redingote, chercha, gratta, en retira quelques touffes de laine arrachées au revers de l'étoffe, maculées de poussière, et mit enfin au jour une vieille boule de gomme enveloppée d'un réseau de noire filoché. Il la tendit à notre compagne sur une main dont chaque ride suintait le tabac et dont les ongles, bourrés de la même poudre, portaient des diadèmes aussi sombres que l'encre. Notre pauvre lady faillit se trouver mal. Le petit vieux ne comprit rien à son geste de dégoût et avala le bonbon, tout en clapotant de la langue, comme pour mieux apprécier sa bonté, et en clignant des yeux en signe d'assentiment. La boule de gomme fondue, il nous dit qu'il séjournait à Triberg, afin de faire des recherches sur l'histoire de la ville et de ses environs, de recueillir les légendes de la bouche même des paysans,

de perfectionner ses études géographiques sur le pays... Le bonhomme se révélait sous un nouveau jour : nous avions un savant devant nous. A dire vrai, je ne m'en étonnai guère, car je m'étais toujours figuré la Science mal coiffée d'une méchante perruque, avec de grandes lunettes sur l'angle nasal et de la malpropreté un peu partout. — Nous apprimes ainsi que les cascades étaient alimentées par le Fallenbach, né de la réunion du Schonach et de la Prisach et prenant à Triberg le nom de Gutach; qu'elles formaient sept chutes principales; — bien que j'en ai compté huit, et même neuf; mais puis-je me révolter contre la Science? — qu'elles se précipitaient d'une hauteur de 970 mètres et en franchissaient 162 de la première à la dernière; qu'enfermées dans une impénétrable forêt, elles étaient inconnues des Romains; que le moyen âge lui-même n'en avait guère soufflé mot; que le chemin que nous venions de remonter était le seul unissant Triberg à ce plateau, avant que la ville appartint au grand-duché de Bade, tandis qu'il existe à présent un second sentier et une grande route carrossable; enfin, que de nombreuses légendes poétisaient les montagnes et les forêts. Selon l'une d'elles, des esprits parcourraient nuitamment les bois, et leurs cris étranges, passant avec la bise entre les troncs dépouillés des sapins, glaceraient de frayeur l'âme des voyageurs, dont ils causeraient souvent la mort: une autre parlerait d'un lac souterrain, que la mare de Blinden alimenterait et qui creverait un jour, pour se précipiter à travers le ravin où dégringolent les cascades, renverser Triberg sur son passage, dévaster la vallée toute entière et punir ainsi les hommes de leur impiété; une troisième rappellerait qu'un trésor fut caché jadis dans une crevasse du rocher et qu'il aurait éveillé la cupidité des paysans: ceux-ci se seraient mis à l'œuvre, auraient fouillé les collines, bouleversé la montagne et enfin

trouvé la récompense promise, le trésor, je veux dire le chemin de fer.

Mais ce n'est pas tout. Le petit vieillard était intarissable :

— A l'une des courbes de la grand'route de Triberg à Furtwangen, s'élève une grande et belle église, qui a nom « Wallfahrtskirsche », ou « l'Eglise du Pèlerinage ». En voici l'origine. Il y a deux siècles environ, une voix harmonieuse emplissait la forêt, lorsque la brise agitait ses verts rameaux. Le peuple étonné l'écoutait avec admiration, ne sachant quel pouvait être le personnage invisible et mystérieux qui chantait si bien. Un moine passa par là et dit : « Cette voix, c'est la voix d'un ange ! » Le peuple crédule répondit : « C'est la voix d'un ange ! » Ainsi naissent tous les miracles. Ce n'était, cependant, qu'une harpe éolienne ménagée par la nature ou peut-être dissimulée dans le bois avec une intention fort habile. Un ange daignait descendre sur la terre pour y chanter les louanges du Seigneur, comment répondre à pareil bienfait, si ce n'est en érigeant un palais digne d'un aussi saint chanteur ? On construisit une église. Mais à peine était-elle terminée, que l'ange ne chantait plus. Il importait peu. Le temple était bâti et les pèlerins affluèrent ; ils affluèrent même en trop grand nombre, car Einsiedlen ainsi que Hornleberg en devinrent jaloux, et leur jalousie eût peut-être été terrible, si les intrigues malheureuses des moines n'eussent ébranlé leur puissance dès la fin du siècle dernier. Depuis 1808, la « Wallfahrtskirsche » sert de paroisse à Triberg.

L'histoire terminée, nous primes congé de notre narrateur et suivîmes l'immense plateau, qui s'étendait indéfiniment devant nous et qui sert de limite entre les deux bassins du Rhin et du Danube. Le beau temps avait disparu : il tombait une pluie fine et serrée ; le pay-

sage nous semblait d'une épouvantable tristesse. Le plateau, sur lequel notre route serpentait comme un gigantesque reptile, montait, descendait en vagues onduleuses, dont les crêtes arrondies étaient empanachées de sapins, tandis que leurs sillons disparaissaient sous une couche d'herbe humide et grasse. Parmi ce sol spongieux, l'un des affluents de la Gutach décrivait mille méandres, tous plus capricieux les uns que les autres, et simulait un ruban de satin immobile, égaré sur un épais tapis de verdure ; seuls les brins d'herbe, qui se baignaient les pieds le long de ses bords et courbaient la tête à son choc, en trahissaient le courant. Une truite sautait de temps à autre après la mouche coquette minaudant au-dessus de ce miroir ; quelques vaches crottées enfonçaient jusqu'aux genoux dans leur bourbeux souper ; des paysans rangeaient avec symétrie la tourbe qu'ils avaient arrachée au sol et façonnée en briquettes rectangulaires ; un chalet piquait de-ci de-là l'incommensurable paysage.

Le long de la route, on ne rencontrait que des femmes et des enfants, qui tressaient de la paille, machinalement, tout en se promenant et bavardant. Leur provision de fétus découpés gonflait leurs tabliers, relevés et attachés aux hanches ; la tresse étroite et fine qui sortait de leurs mains s'enroulait comme par enchantement autour de leurs bras ; leurs doigts allaient, allaient presque aussi vite que leurs langues ; les fétus s'entre-croisaient, se serraient, se pressaient, et la bobine de chair grossissait à vue d'œil. Les enfants y mettaient la même ardeur. Les plus petits avaient pour charge de porter le fruit du travail, lorsque le bras n'en voulait plus. Parfois, une fraîche jeune fille marchait solitairement, avec lenteur, les yeux baissés, l'air absorbé et méditatif : elle pensait à son « promis », à son mariage futur, tandis qu'elle tressait sans doute sa parure de noce. Ou bien, quelque

vachère s'adonnait à la même besogne, pendant qu'elle murmurait une plaintive et lugubre chanson, bien en rapport avec la tristesse du tableau.

De cet océan de prairies et de sapins surgit un village, que nous atteignons après une grosse heure de marche : c'est Schoenwald, l'un des bourgs les plus élevés de la Forêt-Noire, — puisqu'il perche à 985 mètres, — avec une belle église et deux auberges flambant neuf, où les Allemands font des cures d'air.

La cure d'air, la « Luftkur », selon l'expression du pays, voilà encore l'une des folies, l'une des maladies épidémiques de la blonde Allemagne ! Juin ou juillet ont-ils réchauffé la terre aux rayons de leur soleil bienveillant, le Germain se dit : « Il fait chaud, la nature est belle, les prés embaument, les veaux ont atteint leur taille, les oies sont grasses et les poulets ventrus. En route ! » Et il s'envole ! Pardon, j'ai voulu dire : et il se met en marche, car l'Allemand n'a jamais volé. — Mais où va-t-il donc s'arrêter ? N'importe, pourvu que le hameau de son choix ait une auberge, que cette auberge ait un garde-manger, que ce garde-manger soit bien fourni et que les caves renferment une bière parfumée, étouffant sous sa mousse crémeuse ; pourvu encore que les prix de son hôte soient en rapport avec les habitudes parcimonieuses de sa bourse, question qui le préoccupe avant tout. Telle cascade, telle gorge romantique, tel pittoresque vallon attirent-ils chaque année un plus grand nombre de visiteurs, il craint que les prix n'augmentent avec la foule, et il porte ses pas vers quelque nouveau village solitaire. D'autres Harpagnons ont suivi son exemple ; la clientèle de la nouvelle station s'accroît rapidement : il lève encore sa tente et va la planter dans un troisième désert. — Partout se dresse quelque « Gasthaus » : au fond des vallons, à la cime des montagnes, au centre des plateaux, aux angles des

grand'routes, aux embouchures des rivières,... et partout grouille une population flottante de promeneurs en villégiature, qui, sous prétexte de raffermir leur constitution délabrée, flânent béatement une ou deux semaines à l'ombre des bois et s'engraissent plantureusement aux copieuses tables d'hôte du pays, pour la modeste somme de quatre à cinq marks par jour.

Ils ont cependant tous un aspect grassouillet, réjoui, qui laisserait croire à leur excellente santé. Erreur ! leur sang est lourd et faible ; leurs nerfs amollis, fatigués, ont besoin d'une atmosphère plus pure : il leur faut des horizons sans bornes, des vents chargés de parfums balsamiques, une brise embaumée de bruyère et de thym ! Tout cela est si bon ! Et tout cela dispose si bien à l'appétit ! Vienne l'heure du repas, l'estomac ouvre une bouche démesurément grande et Gambrinus mâche bruyamment ses viandes filandreuses, ses omelettes indigestes et ses légumes bouillis ou crus. Ainsi le veut le régime de la Luftkur.

Mais, si bon marché que soient les cures d'air, elles n'en coûtent pas moins quelques marks toutes les vingt-quatre heures, et chacun n'a pas le moyen de perdre, et quinze jours de travail, et le prix de son excursion. Témoins ces braves gens, attablés derrière le châssis grassex, au contact duquel la pluie frémit de dégout, parmi la poussière et l'huile qui en maculent les vitres. C'est toute une famille occupée à denteler des roues, à monter des engrenages, à limer des pitons, à tailler des rondelles, à polir des axes, à tremper des ressorts, à nouer des chaînes,... c'est toute une famille d'horlogers. Le grand-père, dont les doigts tremblotants ne pourraient plus exécuter de travaux délicats, récurve les diverses pièces, avant qu'elles ne soient réunies ; l'aïeule, une vieille chipotière, repasse ce qu'a fait son mari, afin que l'œuvre soit parfaite : elle seule est capable d'une

mission si difficile ; le père, la loupe fixée dans l'œil, ajuste le mécanisme ; sa femme le conseille et l'aide ; tous les enfants, depuis l'ainé jusqu'au dernier mioche, à peine arraché à la mamelle, liment, grincent, éraillent, font un tapage étourdissant...Shoenwald a eu l'honneur de fabriquer la première horloge de la Forêt-Noire, et il veut encore s'en montrer digne. Toutefois, je crains bien que son zèle ne soit superflu. Un jour viendra où son industrie privée périra, comme a péri, du moins presque entièrement, celle de Triberg, de Furtwangen et de plusieurs autres localités. Comment ses bras et ses doigts, quelque habiles qu'ils fussent, pourraient-ils lutter avec les griffes de la vapeur ? Ouvrière infatigable, celle-ci travaille sans relâche, sans trêve, sans repos, toujours calme, toujours courageuse, égale dans ses mouvements, rapide dans sa marche, ne comptant ni avec sa puissance, ni avec ses peines, se riant des efforts de mille, de deux mille chevaux, et se moquant surnoisement des vingt mille bras de la forêt. Le pauvre horloger tombera, la vapeur l'a dit. Mais, si la vapeur veut sa chute, elle ne veut point sa mort. Protectrice naturelle de l'industrie, elle la soigne en mère, s'y dévoue, la développe, en accroit sans cesse l'importance, en porte elle même les produits aux cinq parties du monde, et élargit chaque jour les débouchés, où elle sait écouler l'exubérance de sa sève. Le paysan renoncera à faire de son chalet une fabrique d'horlogerie, mais les grandes usines lui ouvriront leurs portes et lui tendront la main en lui présentant un salaire rémunérateur. En sera-t-il plus malheureux ?

Au delà de Schoenwald, la route ne cesse point de serpenter, le plateau ne cesse point d'onduler, la pluie ne cesse point de tomber, si bien que le paysage ne cesse point lui-même d'être très monotone.

Nous sommes enfin au sommet du passage, à la crête du Descheck, à 1069 mètres au-dessus du niveau de la mer. L'hôtel du Cerf marque la limite de l'interminable plateau. Par un temps clair, la vue que l'on découvre de son lourd perron n'a que l'horizon pour borne, et l'œil émerveillé erre parmi les géants du Schwarzwald, franchit les cimes vaporeuses de la Rauhe-Alp et se repose avec bonheur sur les crêtes virginales des montagnes du Voralberg et de la Suisse. C'est, du moins, ce que je me suis laissé dire, car les nues nous enveloppent de leur glacial manteau et emprisonnent impitoyablement nos regards.

Nous dégringolons par un sentier de traverse dans le val d'Hinterschutzenbach. Le tableau me semble encore plus sauvage, plus triste : des prairies arrondies et fauchées se déroulent en ondes monotones jusqu'au fond du vallon ; la nuit descend déjà sur la nature endormie son sombre et noir rideau, bien qu'il ne soit pas sept heures. Une grande croix se dresse à la droite de notre route. Mon Dieu ! la drôle de croix qu'on vous a faite là. L'esprit le plus tortu en aurait voulu imaginer une plus bizarre, qu'il n'y eût point réussi. Un christ, que la douleur convulsionne, se tord et saigne à l'intersection de ses deux branches ; le coq de Pierre la couronne, fièrement perché sur ses ergots ; le long de son bras vertical sont échelonnés les divers instruments de la passion, des dés, des verges, une éponge, une échelle...., et des anges suppliciés, qui élèvent les mains et écartent démesurément les jambes ; son croisillon porte, au contraire, un calice, un ciboire, une pince, un marteau et, dois-je le dire, un meuble de porcelaine dont nul ne saurait se passer, fût-il Dieu lui-même.

Un pareil monument ne pouvait rester sans gardien ; aussi n'a-t-on fait aucune difficulté pour lui accorder la sentinelle à laquelle il avait droit. Elle est là, à ses

côtés, sous la forme d'un soldat de bois, chevauchant sur un blanc coursier, vêtu d'un uniforme bleu et d'un casque à pointe. Et, comme si nous devions ignorer notre histoire sainte, elle nous montre du doigt le Sauveur crucifié et nous dit dans son langage : « *Wahrhaftig dieser war Gottesohn* », « Vraiment, celui-ci était fils de Dieu. »

Nous apercevons enfin comme une tache noire dans l'obscurité: c'est Furtwangen. Une première maison nous annonce que nous touchons au village; puis, une seconde succède à la première, et une troisième à la seconde. J'ouvre les yeux bien grands pour ne point me casser le nez contre les murs: pas une lumière aux fenêtres; pas une lanterne sur la route. Furtwangen tout entier est désert ou sommeille! Espérons qu'il n'est qu'endormi.

Nous avançons à tâtons: ce sont encore de nouvelles maisons: ce sont toujours de nouvelles ténèbres.

Oh! miracle, un réverbère!... Mais il n'est pas allumé. Le village persiste à s'envelopper dans une ombre de plus en plus épaisse.

Milady pousse un cri! J'accours tant bien que mal: milord a trébuché et a roulé dans une boue liquide comme une crème au chocolat. Le pauvre ami est dans un état pitoyable; il apparaît, à travers la nuit, ainsi qu'un fantôme drapé dans son linceul.

Nous entendons un bruit: voici du monde!... Non: ce sont deux chats qui partent en expédition amoureuse.

Et toujours pas de lumière, et toujours le même silence! Furtwangen n'est décidément pas un bourg, c'est une taupinière colossale, dont les habitants s'assoupissent l'été à l'inverse de leurs congénères que l'hiver endort.

Oh ! bonheur. Cette fois, c'est un réverbère !... et il brûle ! Un réverbère qui brûle à Furtwangen, c'est une chose aussi rare qu'une langue qui ne médit point en Belgique.

Mais toutes les joies nous arrivent en même temps. Un naturel traverse la rue ; nous l'arrêtons :

— Une auberge, s'il vous plaît ?

— Une auberge ? Voici la meilleure du village.

— Et elle s'appelle ?

— L'auberge du Soleil !

Ah ! dérision amère, elle ne brille même pas comme un lampion

Une heure après, j'étais couché sous des draps bordés de dentelles, la tête chaudement emmitoufflée dans un oreiller de batiste garni d'entre-deux, rêvant coucous, pendules, cascades et boubier.

Furt
en révo
vallée
des Gé
vapen
être ar
train p
de la v
pour le

Furt
où se l
l'empo
n'était
où rie
nait h
pas « r
engren